



## L'art de l'enfance de Pierre Buraglio

Entre albums souvenirs et cartes postales, le plasticien revisite l'enfance à la galerie Catherine Putman.

Il y a les albums souvenirs qui émeuvent, ceux de son enfance ou de celle des autres : la petite photo au bord dentelé, le portefeuille élimé du grand-père, les cartes postales de vacances. Le temps qui passe serre le cœur, la nostalgie immobilise le passé. Pierre Buraglio fait tout le contraire : il desserre le cœur, il mobilise le passé. Des traces de son enfance, il fait œuvre. Il travaille le souvenir de façon plastique, et le rend ainsi, même bourré de dates et d'indications de lieux, intemporel, universel.

Dans la verrière, sur le balcon, sa mère se trouvait « prisonnière », enfermée dans « le petit endroit ». « L'épisode

est dérisoire, il le ressent de façon tragique », dit Annette Becker, spécialiste des « cultures de guerre ». Curieusement, le dessin de Buraglio donne à cette anecdote très réaliste quelque chose de fantomatique par la légèreté du trait.

Toute l'exposition est de cette veine. Sa vision de son enfance de guerre – il est né en 1939 – devient une composition très élaborée sous le titre *J 1 Vol 3 + ...* C'est sous cette appellation, dans une époque de matricules, que l'on classait les enfants de plus de six ans, après ceux de moins de trois ans (*J 1 Vol 1*) et de trois à six ans (*J 1 Vol 2*), pour les cartes de rationnement. C'est le temps d'une

équation : « guerre – avoir faim ». Le peintre expose, note encore l'historienne, ce que doit être une autobiographie : « *Délibérer avec son passé* ».

Sa vision de son enfance de guerre – il est né en 1939 – devient une composition très élaborée.

La délibération n'est pas purement théorique : Buraglio procède, par panneaux verticaux, à des collages de bribes de toutes sortes, photos en réduction de traction avant noire

du père ou de Jeep américaine avec GI et filles françaises aperçus comme dans un songe, jet d'encre noire qui renforce à la fois la réalité et l'irréalité, bribes de mots, de couleurs, dont l'impression d'ensemble est celle d'un tableau où le prosaïque est foisonnant d'imaginaire. Il y a des herbes verdâtres de dunes en Normandie ou des îlots dessinés en forme d'esquifs sur la Marne pour les baignades, un immeuble avec une géométrie de fenêtres d'où sortent à peine trois ou quatre petits drapeaux rouges bricolés à la hâte avec cet intitulé, allusion à la libération de Paris : «  *Août 1944* ».

Le secret de Buraglio est peut-être d'avoir, fort de ses

armes de plasticien confirmé, « peint » avec une âme d'enfant, pas d'enfant « innocent », vicrge des enchantements et des cruautés de la vie, mais d'enfant qui a vécu, aimé, protesté, rêvé, grâce à une tendresse familiale qui baigne toute l'œuvre. L'oncle Émile, dont le groupe de combattants se nommait « Panurge », n'a pas résisté pour rien. L'enfant est parvenu à maturité.

CHARLES SILVESTRE

« Pierre Buraglio - J 1 Vol 3 + ... »  
Galerie Catherine Putman,  
40, rue Quincampoix, Paris. 14 heures  
à 19 heures, du mardi au samedi.  
Jusqu'au 24 juillet.